

LA « MADONE » ET LA « SALOPE » : QUELLE EST L'ORIGINE DE CES STÉRÉOTYPES ?

Joël Martine,
Marseille, mai 2020¹

Ce texte est mis à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International](https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/).

Toute mention ou citation doit indiquer le nom de l'auteur et la page de première publication :

<http://www.millebords.org/spip.php?article28869> .

Pour reproduction de tout ou partie de cette œuvre demander préalablement l'autorisation à joel.martine@free.fr , 33 6 11 81 60 78 .

Dans cet article nous essaierons de comprendre **le modelage des rôles féminins par les stratégies sexuelles des hommes dans le patriarcat**.

Et ce faisant nous reviendrons sur une question plus générale : **pourquoi après tout y a-t-il un peu partout une domination des hommes sur les femmes, parmi les diverses dominations qui peuvent exister ?**

*Le texte peut être lu séparément, ou comme introduction au livre dont il était initialement un chapitre : **Féminin/masculin, le conflit des sexes de la nature à la culture**, à paraître aux éditions Libre et Solidaire. Cet article résume et illustre sur un point précis de psychologie collective l'approche évolutionnaire et historique développée dans le livre.*

Tout le monde connaît l'opposition entre la femme « bien » et la « traînée », « la maman et la putain », la femme « honnête » et la « tentatrice », la « madone » et « l'impure », ou, dans le parler d'aujourd'hui, la fille qu'on « respecte » et celle qui « est bonne »...

Ce double rôle est un préjugé constitutif de *l'identité de genre* féminine. Ce préjugé est certes l'une des causes du mépris des femmes, et donc de la domination masculine. Mais nous allons voir qu'il y a d'abord un rapport de cause à effet en sens inverse : ce double rôle est une conséquence, mise en place par le patriarcat comme système, d'une double stratégie sexuelle des hommes qui est plus ancienne et qui trouve son origine dans ce que la théorie de l'évolution appelle la sélection naturelle.

Commençons par situer notre propos dans la confrontation entre deux explications très courantes de la domination masculine qui me semblent à la fois indispensables et insuffisantes.

1. L'explication par le système des genres. Le genre est un ensemble de comportements et d'idées qui différencient socialement les hommes et les femmes, c'est surtout un modèle idéologique collectif qui prescrit des comportements et impose une identité masculine et féminine. Ce modèle fait référence aux différences physiologiques entre les sexes mais ce qu'il prescrit est très différent de ce qu'on peut déduire, en toute rigueur, des différences physiologiques. En fait le système des

1 joel.martine@free.fr . Voir page *Féminisme en chantier* : <http://www.millebords.org/spip.php?article28869> .

genres reconnaît beaucoup plus de pouvoir aux hommes qu'aux femmes. Sous prétexte de suivre une différence d'identité naturelle qui en réalité n'est pas si tranchée que cela, le système des genres « naturalise » l'inégalité. Le féminisme dénonce le système des genres comme une justification rassurante et mensongère de l'inégalité.

Cette explication est, en gros, « culturaliste » : la domination masculine est comprise avant tout comme un effet d'idéologie, fonctionnant sur le même modèle que le racisme : dans les deux cas il y a un système culturel de stigmatisation, ségrégation et domination, qui se justifie par des différences biologiques (pour les racistes, la couleur de la peau) qui certes existent mais qui en elles-mêmes n'ont pas de conséquences décisives et qu'on ne devrait pas désigner comme les différences les plus importantes entre les individus.

2. L'explication par les rapports sociaux de production et de reproduction. C'est ce qu'on appelle les « rapports sociaux de sexe », mis en évidence par le « féminisme matérialiste ». Ici le modèle de pensée est l'explication marxiste des classes sociales : s'il y a des classes sociales ce n'est pas dû principalement à l'idéologie de la société, mais à l'organisation matérielle de la production (d'où la revendication de « matérialisme »), avec des exploités et des exploités, et l'idéologie n'est qu'un reflet, ou plutôt un opérateur secondaire, des rapports de pouvoir qui s'imposent dans la production même. Cette explication souligne que non seulement les femmes ont des revenus moindres que les hommes, mais surtout que les positions économiques auxquelles sont assignées les femmes leur donnent beaucoup moins de pouvoir qu'aux hommes, dans la répartition du travail domestique mais aussi dans les rôles professionnels, de sorte que les femmes sont exploitées par les hommes indirectement ou directement. Derrière les genres il y a des *classes-de-genre*. Et les hommes exploitent également les fonctions reproductives des femmes : dans le patriarcat les femmes doivent faire et élever des enfants pour les maris et pour l'État. La condition des femmes est comparable au servage.

Selon cette approche, la fonction biologique des femmes dans la reproduction n'est pas seulement utilisée comme un prétexte pour les assigner à des rôles sociaux subordonnés (comme la couleur de la peau dans le racisme), elle est exploitée, et pour cela le contrôle du corps des femmes est un enjeu fondamental de la domination masculine. Cette approche a approfondi la critique marxiste de l'exploitation. Elle est plus radicale que la simple critique du système des genres, sans pour autant l'ignorer.

Mais pourquoi après tout y a-t-il dans la quasi-totalité des sociétés humaines une domination des hommes sur les femmes ?

Pour avancer sur cette question, on peut comparer la domination masculine existant chez les humains avec ses homologues chez de nombreuses espèces animales, notamment chez les primates. Chez les singes, bien sûr, tout ce qui provient d'élaborations culturelles est beaucoup moins développé que chez les humains, notamment les aspects culturels des genres d'une part, et les inégalités dans l'organisation du travail et la consommation d'autre part. Mais les ressemblances dans les comportements n'en sont que plus frappantes, et mettent en évidence d'autres facteurs dans les rapports entre mâles et femelles.

L'observation des singes montre que les comportements de domination et de soumission peuvent s'expliquer par des instincts, mais pas seulement, car il y a des conflits entre les instincts, et les comportements dépendent des rapports de force dans ces conflits, qui créent des habitudes (la sociologie emploie le mot « habitus ») que les individus, même chez les animaux sauvages, développent (et modifient) par l'expérience et par les apprentissages.

Dans cette approche, ce que nous apporte la biologie évolutionniste n'est pas seulement une analyse des différences de fonctionnement physiologique entre mâles et femelles, c'est, comme nous le verrons, une explication de l'origine des conflits mâles-femelles dans les instincts et les comportements sociaux, et de la puissance du sexisme dans la culture humaine.

Ce texte peut être lu comme une introduction à la complémentarité entre deux approches critiques de la domination masculine :

l'analyse des *rapports sociaux de sexe*, d'inspiration marxiste, et la psychologie évolutionniste, d'inspiration darwinienne, développée par un courant du féminisme nord-américain appelé *evolutionary feminism*.

D'abord, juste en guise de rappel, un petit résumé (caricatural certes, mais il s'agit de dépeindre un « idéaltype » qui aide à comprendre)

D'un côté la femme qu'on vénère, qu'on idéalise, qu'on ne touche pas, de l'autre celle qu'on méprise et que tout le monde peut baiser. L'homme respecte et protège les unes, et montre avec les autres sa puissance sexuelle et sa supériorité. Ce sont deux devoirs symétriques sans lesquels on n'est pas un vrai homme. La femme doit se conformer à ces stéréotypes. La vraie jeune fille est censée être à la fois séduisante et inaccessible, se réservant pour le futur homme de sa vie. Tout acte sexuel d'une fille ou d'une femme avec un autre que son conjoint, que ce soit de sa propre initiative ou en cédant au désir de l'homme, lui fait courir le risque de passer dans la catégorie des salopes. La morale sexuelle est inégalitaire : les femmes n'ont pas droit à la libre expérience sexuelle, les hommes y ont droit, les salopes sont là pour ça. Et de plus un homme a même dans une certaine mesure le droit de séduire sexuellement une femme « honnête », puisque s'il y réussit cela montre qu'elle n'était dans le fond qu'une salope, CQFD. Ce système des rôles est bien sûr extrêmement contraignant pour les femmes : elles doivent se plier au pouvoir sexuel masculin, accepter et défendre en tant qu'épouse ou future épouse le monopole sexuel de leur mari, ou perdre le statut d'épouse respectable et être jugée comme étant à la disposition de n'importe quel homme. L'*épouse fidèle* et la *fille publique* sont deux formes complémentaires de soumission à la domination sexuelle masculine, deux rôles dans le même scénario collectif. (La notion de « fille publique » que nous employons ici ne désigne pas spécifiquement une prostituée mais plus largement une femme qui est à la disposition de n'importe qui, avec ou sans paiement².) Depuis longtemps le féminisme dénonce cet étiquetage des femmes en deux stéréotypes dans l'idéologie patriarcale : si tu ne restes pas une femme « bien » tu n'es qu'une « salope », une « chienne ». Le double stéréotype fonctionne comme un piège qui enferme les femmes dans la soumission³.

Un enjeu d'exploitation

Cela dit, ces deux stéréotypes ne sont pas seulement des étiquettes idéologiques : ce sont des tâches imposées dans l'exploitation sexuelle des femmes par les hommes. La fidélité de l'épouse garantit au mari que les enfants seront bien les siens. Le « devoir conjugal » lui garantit une partenaire sexuelle attirée. L'attachement de l'épouse au mari en fait une maîtresse de maison pour les travaux domestiques, dans une situation comparable au servage. Et complémentirement les « filles publiques » permettent une large satisfaction des désirs sexuels des hommes en quantité et en diversité, sans qu'ils aient à fournir toute l'assistance économique et la sollicitude que les partenaires sexuels ont tendance à attendre l'un de l'autre, ni à prendre en charge les enfants qui résultent de ces rapports. Au total, les stéréotypes de la femme honnête et de la salope organisent un rapport social où les hommes ont plus de liberté et les femmes plus de contraintes, où les hommes profitent, beaucoup plus que l'inverse, des bénéfiques produits par les efforts que fournissent les femmes (rapports sexuels non désirés, procréation, travaux domestiques, soins aux enfants). C'est ce qu'on appelle un rapport d'exploitation, et à cet égard les rapports sociaux entre femmes et hommes fonctionnent comme les rapports analysés par Marx entre la classe des travailleurs et celle des exploités. C'est ce qu'ont montré les « féministes matérialistes », la plus connue étant Christine Delphy. Ici « matérialisme » a le même sens que dans l'expression « matérialisme historique » : c'est

² Voir Paola Tabet, *La Grande arnaque – Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, éd. L'Harmattan, 2004, p.31-38 et surtout 33-34, sur les dénominations fixant un clivage entre les rôles de la femme bien et de la salope.

³ Voir surtout Gail Pheterson, *Le Prisme de la prostitution*, éd. L'Harmattan, 2001.

l'idée que l'ensemble des rapports sociaux, qu'ils soient économiques, juridiques, et même idéologiques, sont déterminés par les rapports de pouvoir entre les groupes sociaux dans la production des richesses matérielles. Autrement dit les féministes matérialistes analysent les rapports sociaux de sexe (ou de genre) comme des « rapports sociaux de production » au sens marxiste de cette expression, en y incluant la production-même des êtres humains (procréation, soin aux enfants) et de leurs conditions de vie immédiates (travail domestique, sexualité, entretien des liens sociaux).

En résumé le patriarcat apparaît, pour ainsi dire, comme le plus vieil asservissement du monde, où les femmes sont assignées à deux rôles incompatibles (du point de vue des hommes) qui sont deux formes d'exploitation complémentaires :

–d'un côté les épouses, quasi-proprété de leur mari, procréant et élevant les enfants légitimes, héritiers des propriétés et du statut social de leur père. Les épouses ont des droits plus ou moins restreints ou étendus. Elles ont un statut social reconnu, parfois assimilable à l'esclavage, le plus souvent au servage, et au mieux un statut d'associée du mari.

–d'un autre côté les filles publiques, en position de parias (c'est-à-dire hors-statut), ou dans un statut social inférieur : les « traînées », les « putes ».

Diviser pour régner

Ce système empêche les femmes de s'unir contre leurs exploiteurs. Toute femme qui remettrait en cause la soumission conjugale est menacée d'être reléguée dans la catégorie de putain. Les épouses mettent leur point d'honneur à ne pas déroger au rôle d'épouse qui assure leur statut.

Certaines femmes peuvent conquérir des marges de liberté, voire s'enrichir et gagner du prestige. Certaines filles publiques le font. Il y a plus : une alliance des femmes contre le pouvoir masculin est possible, voire une contre-société sur le modèle des mythiques amazones. Mais cela est difficile à mettre en oeuvre car dans une société patriarcale, où les pouvoirs économiques et politiques sont monopolisés par des hommes, la voie la plus accessible d'ascension sociale pour une femme (pour elle ou pour ses enfants) est le mariage.

Un stéréotype très répandu

Robert Wright⁴ a souligné que l'assignation des femmes à ces deux rôles contrastés n'est pas limitée à la société bourgeoise victorienne de l'Angleterre du XIX^{ème} siècle, ni même à la culture bourgeoise occidentale : elle fonctionne dans de nombreuses autres cultures. Surtout, Wright a montré que cette double assignation s'enracine dans un double dispositif comportemental masculin hérité de l'évolution, plus précisément dans une *double stratégie de reproduction* qui a été retenue par la sélection naturelle parce qu'elle maximise le succès reproductif des mâles, c'est-à-dire la transmission de leurs gènes. Nous avons présenté cette explication dans le chapitre 3 - *Femelles et mâles : LE CONFLIT DES STRATEGIES, Explication évolutionniste des différences physiologiques et comportementales entre les sexes (Tout ce que vous n'avez jamais voulu savoir sur le sexe !)*, et dans le chapitre 4.

Avant de résumer cette explication je tiens à préciser un point sur lequel Robert Wright n'insiste peut-être pas assez : même si la division des femmes selon ce double stéréotype existe dans de nombreuses sociétés, cela ne prouve pas qu'elle soit universelle, inscrite toute prête ou programmée de façon innée dans le psychisme des hommes. En effet, cette vision des femmes ne peut faire sens et être admise que dans des sociétés où le pouvoir du mari sur l'épouse est en vigueur, et soutenu par la culture collective et les pouvoirs politiques, bref des sociétés patriarcales. C'est seulement dans des sociétés qui ne reconnaissent pas d'alternative à la soumission de l'épouse au mari, que toute tentative d'autonomie des femmes sera interprétée comme un manque de loyauté

4 Robert Wright, (1994), *L'animal moral -Psychologie évolutionniste et vie quotidienne*, traduction aux éditions Michalon, 1995, pages 75-78 et tout le chapitre « Hommes et femmes ».

et que celles qui en sont coupables seront stigmatisées. Le double stéréotype de la madone et de la salope est une construction idéologique typique de l'ordre social patriarcal. Néanmoins (voir fin du chapitre 4, § *La double demande sexuelle des mâles humains*), on peut expliquer ce préjugé comme la cristallisation d'une prédisposition des hommes à deux comportements et deux types de sentiments différents vis-à-vis des femmes, prédisposition que l'on peut comprendre grâce à la théorie de l'évolution. C'est là-dessus que je veux attirer l'attention. En résumé, **la politique patriarcale de division des femmes mobilise des motivations masculines qui lui préexistent.**

LE CONFLIT ENTRE LES SEXES DANS L'ÉVOLUTION DES ESPÈCES RÉSUMÉ DE L'EXPLICATION ÉVOLUTIONNISTE

Nos désirs sexuels sont variables selon l'histoire personnelle de chacun.e, mais dépendent aussi d'instincts qui nous sont légués par l'évolution de notre espèce.

Pendant les centaines de milliers d'années où nos ancêtres femelles ne disposaient pas de moyens de contraception fiable, tout rapport sexuel comportait un risque de grossesse, qu'il valait mieux éviter quand les conditions n'étaient pas favorables.

Ainsi le succès reproductif de nos ancêtres femelles dépendait de leur capacité à ne pas gaspiller leurs forces et leur temps de vie dans des grossesses en temps inopportun et avec des partenaires mal choisis.

Il est donc vraisemblable que la sélection naturelle ait conduit à l'inscription d'une plus grande prudence chez les femelles que chez les mâles dans les dispositifs émotionnels les plus profonds (en gros les « instincts » émotionnels) qui influent sur le consentement sexuel. Cela peut expliquer que statistiquement il y a au total moins de demande sexuelle et plus de sélectivité dans le choix des partenaires de la part des femmes que de la part des hommes.

Les statistiques montrent qu'au total les hommes désirent plus de rapports sexuels occasionnels, et plus de partenaires, que les femmes.

Dans toutes les sociétés humaines les hommes sont, statistiquement, par delà toutes les différences individuelles et les différences culturelles entre les sociétés, plus volages et plus exigeants quantitativement dans leurs désirs sexuels que les femmes, et inversement les femmes sont plus pudiques, plus réticentes, plus sélectives et plus sentimentales dans le choix de leurs partenaires.

Cette dissymétrie a reçu des confirmations probantes dans plusieurs observations compilées par le psychologue Steven Pinker aux pages 496-500 de l'édition française de son livre *Comment fonctionne l'esprit*⁵, qui est un panorama grand public des acquis de ce qu'on appelle la « biologie de l'esprit ». C'est de ces pages que nous tirons les citations ci-dessous.

(Dans ce choix de données et d'arguments je n'ai pas retenu certains développements qui à mon avis devraient être nuancés moyennant une longue discussion critique et un long examen des contre-tendances.)

L'auteur mentionne d'abord une expérience plusieurs fois répétée.

Je résume : des psychologues ont embauché des personnes séduisantes en leur donnant pour mission d'aborder, sur un campus universitaire, des inconnu.e.s du sexe opposé choisi.e.s au hasard, en leur disant « je vous ai remarqué.e ... je vous trouve séduisant.e », et en leur proposant d'emblée un rendez-vous le soir même pour coucher ensemble. 75 % des hommes ont accepté, aucune femme n'a accepté. (Pinker donne plus de détails : dans l'expérience on a varié les questions de façon à mieux cerner les facteurs en jeu dans les réponses. Par exemple quand un expérimentateur masculin proposait à une femme une première rencontre non sexuelle, dans la moitié des cas la femme acceptait.) L'auteur précise qu'une dissymétrie aussi grande ne peut pas s'expliquer par la peur

⁵ Steven Pinker, *Comment fonctionne l'esprit*, Éd. Odile Jacob, 2000.

d'une grossesse ou d'une maladie sexuellement transmissible, car à l'époque et dans la population où cette expérience a été faite, la contraception et le préservatif étaient connus et d'accès facile.

Dans l'imaginaire sexuel on retrouve cette dissymétrie.

« *Le mâle de l'espèce humaine est excité à la vue d'une femme nue, non seulement en chair et en os, mais en film, sur des photos, des dessins (...).* »

(NB : les affirmations de Pinker ne désignent pas des faits absolument universels, mais des faits *statistiquement très fréquents.*)

(suite :) « *Il prend plaisir à cette fausse identité, faisant vivre l'industrie mondiale de la pornographie qui, aux États-Unis seulement, rapporte dix milliards de dollars par an, presque autant que la totalité des spectateurs du sport et du cinéma.* »

Et l'intérêt plus prononcé des hommes pour les images sexuelles s'observe dans toutes sortes de culture, y compris de la part de chasseurs-cueilleurs traçant des dessins sur des rochers.

Face à la pornographie la réaction des femmes est assez souvent le dégoût ou une impression de ridicule, alors que chez les hommes c'est l'excitation sexuelle qui domine, voire la fascination. Il est vrai que la pornographie montre les actes sexuels principalement d'un point de vue masculin. Mais il existe aussi des films pornographiques réalisés par des femmes et dans une intention féministe, or le public féminin pour ces films reste jusqu'à présent très peu nombreux, en contraste total avec l'engouement du public masculin.

Dans la prostitution il y a la même dissymétrie de la demande sexuelle totale des hommes et des femmes, en nombre d'actes et en diversité des partenaires : la très grande majorité des clients et clientes sont des hommes.

Certes, tout cela peut s'expliquer en partie par le fait que, dans la plupart des sociétés connues, la culture réprime la sexualité des femmes beaucoup plus que celle des hommes, ce dès l'enfance. Mais si cette causalité de la culture était l'explication principale, on pourrait s'attendre à une diminution de la dissymétrie homme-femme en matière de disponibilité sexuelle quand la répression sexuelle se relâche et quand l'autorité des stéréotypes de genre traditionnels est remise en cause. Or ce n'est pas toujours le cas : on observe au contraire une accentuation de la dissymétrie dans deux milieux connus pour leur refus de la répression sexuelle et leur créativité culturelle : les lesbiennes et les gays.

Pinker écrit : « *Dans une étude sur les homosexuels effectuée à San Francisco avant l'épidémie du sida, 28 % des hommes homosexuels déclaraient avoir eu plus de mille partenaires, et 75 % plus de cent. Aucune femme homosexuelle ne déclarait avoir eu mille partenaires, et pour seulement 2 % le chiffre s'élevait jusqu'à cent.(...)* »

L'interprétation que Pinker donne de ce fait est la suivante : la propension des gays à une grande diversité de partenaires ne provient pas de facteurs propres aux gays qui leur seraient innés, au contraire ils l'ont en commun avec les hommes hétérosexuels, mais ils la développent davantage que ces derniers : dans l'hétérosexualité les désirs d'un mâle rebondissent sur les désirs des femelles par adaptation mutuelle et par empathie, tandis que dans l'homosexualité masculine les mêmes processus d'adaptation à autrui et d'empathie jouent entre les désirs d'un mâle et ceux d'autres mâles, et ainsi la tendance propre aux désirs masculins se trouve renforcée par des boucles d'émulation.

En conclusion, selon la psychologie évolutionniste on peut penser qu'il y a des facteurs innés à la dissymétrie des désirs sexuels des mâles et des femelles, facteurs qui ont été installés par la sélection naturelle. Pinker résume cette hypothèse :

« *Plus un homme a de partenaires, plus nombreuse est la progéniture qu'il laisse ; il n'y en a jamais trop. Cela donne aux hommes un appétit illimité pour les partenaires occasionnelles (et*

peut-être pour ce qui, dans les environnements ancestraux, lui aurait attiré des partenaires multiples, comme le pouvoir et la richesse). » [C'est moi qui souligne -JM]

L'auteur ajoute : « *Beaucoup de mammifères mâles sont infatigables quand une nouvelle femelle se présente après chaque accouplement* ». Et il précise qu'ici ce qui attire le mâle n'est pas une différence qualitative, ce n'est pas que la nouvelle femelle aurait plus de qualités que la précédente, c'est d'abord simplement le fait que c'est une autre, une de plus.

(Remarque, J.M. : C'est bon à savoir pour garder son estime de soi. Même si vous êtes une personne indubitablement pleine de qualités, vous vous êtes peut-être demandé, quand vous avez appris que votre compagnon couchait avec une autre : « qu'est-ce qu'il lui trouve de plus qu'à moi ? ». Eh bien ce n'est pas forcément la bonne question et vous n'avez pas forcément à vous sentir rabaissée. La première motivation d'un homme à désirer sexuellement une nouvelle femme est tout simplement que c'est une autre que la précédente.)

On peut donc supposer qu'il existe, de façon sous-jacente dans le système émotionnel des humains, comme chez les autres animaux, des schémas instinctifs en partie dissymétriques chez les hommes et chez les femmes, bien qu'on ne sache pas exactement ce qu'est un instinct ni comment les instincts se construisent, et bien qu'on ne puisse repérer les instincts humains sous-jacents à la diversité des cultures que de façon grossière par le biais d'enquêtes statistiques dont l'interprétation fine est toujours sujette à caution.

Cette différence typique entre hommes et femmes quant à leur disponibilité sexuelle peut s'expliquer par les conditions différentes du succès reproductif des mâles et des femelles.

Succès reproductif et sélection sexuelle

Le succès reproductif d'un individu biologique (animal ou végétal, humain ou non-humain) c'est le fait que ses gènes seront présents dans les générations suivantes, donc non seulement le fait d'engendrer beaucoup de fils ou de filles, mais des rejetons qui eux-mêmes auront une nombreuse progéniture, et ainsi de suite. Le succès reproductif a donc un aspect *quantitatif* : le nombre d'enfants que l'individu engendre, et un aspect *qualitatif* : la capacité de ces enfants à se maintenir en vie, à grandir, se renforcer, s'éduquer (chez les animaux et les humains), et eux-mêmes engendrer de nombreux rejetons. Certes la qualité dépend de la quantité : plus on fait d'enfants, plus grande est la possibilité d'avoir, sur le nombre, plusieurs enfants de bonne qualité. Mais la quantité peut nuire à la qualité : si on fait trop d'enfants il sera moins facile de les protéger, de les nourrir et de les éduquer.

Chez les animaux qui s'accouplent pour se reproduire, les individus sélectionnent leurs partenaires sexuels. En effet, chez les animaux à reproduction sexuée les gènes qui ont les meilleures chances de se transmettre aux générations suivantes sont ceux qui lors de la fécondation « feront équipe » avec des gènes de bonne qualité, donc ceux qui poussent l'individu à trouver comme partenaires sexuels les individus porteurs de gènes de bonne qualité. C'est ainsi qu'on explique que les animaux sont dotés d'instincts qui les poussent à choisir leurs partenaires sexuels selon des critères qui reflètent de fait la bonne qualité des gènes de ces derniers, principalement la bonne santé, la force, et la beauté (qui, à l'origine, serait l'impression d'ensemble donnée par les signes de santé, dont l'harmonie des proportions du corps, et l'intensité des signaux sexuels).

Or la sélection des partenaires sexuels a moins d'importance pour la transmission des gènes des mâles que des femelles.

Chez les mammifères (et pas seulement chez les humains), les femelles qui ont le plus grand succès reproductif ne sont pas toujours celles qui conçoivent le plus de rejetons, car il faut aussi que les grossesses se déroulent bien, puis que les petits soient bien nourris, bien protégés et bien

éduqués. Le facteur qui limite le plus le succès reproductif d'une femelle est le nombre de grossesses qu'elle peut mener à bien. Dans l'espèce humaine et chez nos cousins les singes, les guenons et les femmes font un petit à la fois, rarement plus, donc le gain de chaque grossesse en terme de succès reproductif est plus limité que chez les animaux qui font des portées nombreuses, et d'un autre côté chaque grossesse présente des coûts importants, d'abord en temps de vie, puis en dépense physiologique, donc en fatigue et en risques pour la santé. De plus, les particularités de la gestation et de l'accouchement dans l'espèce humaine font que les risques d'accident sont importants.

Or pour un mâle cette première limitation au succès reproductif n'existe pas, et au contraire il peut engendrer un nombre indéfini de rejetons puisqu'il produit des spermatozoïdes par dizaines de millions. Pour un mâle, la seule limite quantitative à son succès reproductif est le nombre de femelles qu'il peut féconder. Par conséquent LA SÉLECTION NATURELLE A RETENU, DANS LA PHYSIOLOGIE ET LE COMPORTEMENT DES MÂLES, UNE PLUS FORTE DISPOSITION HÉRÉDITAIRE À RECHERCHER DANS LA REPRODUCTION PLUTÔT LA QUANTITÉ QUE LA QUALITÉ, ET INVERSEMENT CHEZ LES FEMELLES. (Cela ne veut pas dire que les mâles n'aient aucunement le souci de la qualité, nous y reviendrons).

Mais dans le fond qu'est-ce qu'une femelle ? Qu'est-ce qu'un mâle ? Anisogamie, gonochorisme.

Une femelle est un individu qui produit des ovules, c'est-à-dire des cellules reproductives comportant, en plus des gènes inscrits dans l'ADN dans les chromosomes, une grande quantité de nutriments qui seront utilisés pour le développement de l'embryon, et des molécules qui serviront en quelque sorte d'outils pour fabriquer le futur organisme en assemblant les nutriments selon des programmes commandés par l'ADN des chromosomes.

Un mâle est un individu qui ne produit pas d'ovules, mais uniquement des spermatozoïdes, c'est-à-dire des cellules reproductives ne transportant pas de nutriments et, pour simplifier, transportant uniquement des chromosomes. Pour participer à la reproduction, c'est-à-dire transmettre ses gènes, un spermatozoïde s'implante dans un ovule. Un ovule transmet non seulement ses gènes mais des nutriments. Comme ils sont pleins de nutriments les ovules sont beaucoup plus gros que les spermatozoïdes (chez les humains, 300 fois plus gros, je crois). La fabrication d'un ovule nécessite un investissement en matériaux et en énergie beaucoup plus important que celle d'un spermatozoïde. C'est pourquoi les ovules sont fabriqués en nombre beaucoup moins important que les spermatozoïdes : chez les humains, la femme produit 1 ovule tous les 28 jours, et l'homme produit des millions de spermatozoïdes à chaque éjaculation. Dans une fleur de pommier, il y a une dizaine d'ovules (qui deviendront des pépins) dans le pistil (qui deviendra une pomme) et des millions de gamètes mâles dans les grains de pollen sur les étamines. Étant plus gros, étant mieux protégés (parce qu'étant peu nombreux il ne faut pas les gaspiller) les ovules sont beaucoup moins mobiles que les spermatozoïdes (voir l'exemple des femmes et des pommiers). De l'autre côté la sélection naturelle a retenu des spermatozoïdes très mobiles, par exemple équipés d'une godille, c'est le flagelle des spermatozoïdes des mammifères, ou fixés sur un planeur emporté par le vent ou les insectes, c'est le grain de pollen. Plus un mâle produit de spermatozoïdes plus il augmente la probabilité qu'un de ses spermatozoïdes rencontre un ovule. Là il y a une concurrence entre les mâles, et dans cette concurrence le « but du jeu » pour chaque mâle est d'implanter ses spermatozoïdes dans le maximum d'ovules. Par conséquent la sélection naturelle a promu les organismes mâles capables de fabriquer le plus de spermatozoïdes. Et cette compétition a produit une sorte de « course aux armements » entre les lignées de mâles, qui aboutit à un écart extravagant entre le nombre de spermatozoïdes et le nombre d'ovules.

En somme les ovules et les spermatozoïdes sont des gamètes (= des cellules reproductives, du grec *gam* = mariage) différents par le contenu, la taille, la mobilité et le nombre. Ce phénomène s'appelle l'*anisogamie*, ce qui veut dire dissemblance des gamètes (*an-iso* = dis-semblable). Certaines espèces ont une reproduction *hermaphrodite* (par exemple les escargots, les huîtres, les

lombrics, les pommiers), c'est-à-dire que le même organisme produit des gamètes mâles et femelles. Ces espèces connaissent la différence sexuelle entre les gamètes, mais pas entre les individus. Chez un grand nombre d'espèces, dont certaines plantes comme les palmiers dattiers, et tous les mammifères, les individus sont spécialisés dans la production d'un seul type de gamètes, soit des ovules et on appelle ces individus des femelles, soit des spermatozoïdes et si ma tante produisait des spermatozoïdes on l'appellerait mon oncle. Ce phénomène, le contraire de l'hermaphroditisme, s'appelle le *gonochorisme*. Étymologiquement cela veut dire que l'espèce est divisée (*chor*) en deux types d'organismes selon leur rôle dans la génération (*gono*).

Mâles plus volages, femelles plus réservées : une conséquence comportementale du gonochorisme

Darwin avait remarqué qu'il y a chez la plupart des espèces animales plus de retenue, plus de réticences et de circonspection face à l'accouplement de la part des femelles que des mâles, bref plus de sélectivité sexuelle, et qu'inversement les mâles ont une plus grande tendance à s'accoupler sans réticence avec n'importe quelle femelle. Sur cette thèse de Darwin, voir le début du livre de la primatologue Sarah Blaffer-Hrdy *La Femme qui n'évoluait jamais* (titre ironique), éd. Payot, 2002 (la première traduction française avait pour titre *Des Guenons et des femmes*). Par contraste avec l'activisme sexuel des mâles, les femelles sont présentées par Darwin comme plus passives sexuellement, ce qui correspondait au rôle prescrit aux femmes dans la culture bourgeoise de l'époque. Sarah Blaffer-Hrdy a souligné au contraire la capacité d'activité des femelles, liée à leur plus grande sélectivité sexuelle : d'une part résistance aux mâles, à leurs désirs et à leurs violences (ou complicité active avec certains mâles), d'autre part capacité d'initiative dans le choix du partenaire.

Or cette différence de comportement dans la disponibilité sexuelle et la sélection des partenaires est une conséquence du gonochorisme.

Si un mâle féconde la première femelle venue, sans sélection qualitative, cela ne limite que très peu sa capacité à unir ses spermatozoïdes avec les ovules d'autres femelles, puisque par définition les mâles produisent des spermatozoïdes en très grand nombre. Un mâle peut féconder un nombre indéfini de femelles, la seule limite étant les fatigues et les risques de la copulation (et la durée de la cour qui la précède). Donc le comportement, ou si l'on veut la tactique, qui permet le mieux la transmission des gènes d'un mâle est de féconder le plus grand nombre possible de femelles, parmi lesquelles statistiquement il ne manquera pas de se trouver des porteuses de bons gènes (et/ou capables de se faire aider par d'autres individus pour l'élevage et l'éducation des futurs rejetons). Certes la transmission des gènes d'un mâle sera favorisée par sa capacité à sélectionner de « bonnes » femelles, mais elle sera défavorisée s'il fait une sélection trop exigeante, qui l'amènera à perdre des occasions d'unir ses gènes à une grande diversité de femelles.

Comme disait un taureau un peu poète : « dans ma vie sexuelle c'est la quantité qui meuh meuh ».

À l'opposé, comme une femelle produit un petit nombre d'ovules, si elle se laisse féconder par le premier mâle venu elle va gaspiller ses peu nombreux ovules en mettant ses gènes en équipe avec des gènes pas forcément de bonne qualité, et dans la lutte pour la vie (la sélection naturelle) les rejetons de cette femelle seront handicapés face à ceux des femelles qui auront plus soigneusement sélectionné leur père.

Il y a donc un conflit, dans un très grand nombre d'espèces animales gonochoriques, entre les attentes sexuelles des mâles et des femelles. Les mâles sont portés dans la plupart des espèces à rechercher un plus grand nombre de copulations, avec une plus grande diversité de partenaires que les femelles⁶. (Certes, la recherche d'une diversification des partenaires existe aussi de la part des

⁶ Voir Thierry Lodé, *La Guerre des sexes chez les animaux*, éd. Odile Jacob, 2006, disponible sur Kindle, préface de Patricia Gowaty, une des auteures importantes du féminisme évolutionniste aux États-Unis.

femelles. Nous en reparlerons plus loin. Mais cette tendance est plus limitée en quantité chez les femelles que chez les mâles.)

Du conflit des sexes à la domination masculine

Une autre conséquence de la dissymétrie quantitative entre la demande sexuelle masculine et féminine est que la compétition est d'un niveau beaucoup plus élevé entre les mâles pour l'accès sexuel aux femelles que l'inverse. Cela explique que dans la plupart des espèces les mâles ont un plus haut niveau d'agressivité et plus de force musculaire que les femelles. (Dans les espèces où l'individu est léger, chez les insectes notamment, ces facteurs ne jouent pas de la même façon et il est fréquent que la femelle soit plus grande, ce qui est un avantage pour fabriquer des œufs, et pas trop handicapant au niveau du poids, et le mâle plus petit. Cette question est discutée dans le chapitre 3.)

Il y a donc structurellement dans la plupart des espèces deux conflits principaux : entre mâles et femelles, et entre les mâles.

Une conséquence de tout cela est la pratique de diverses formes de coercition sexuelle de la part des mâles pour vaincre les réticences des femelles (par exemple chez les chimpanzés le harcèlement et la menace de violence, chez les orangs-outans le viol, chez les humains le viol collectif), pour empêcher les autres mâles d'accéder aux femelles que je convoite, enfin pour contrecarrer les désirs féminins de diversification des partenaires (par exemple par une surveillance jalouse chez beaucoup d'oiseaux et chez la plupart des primates ; et chez les humains par la réclusion, le voile, l'intimidation)⁷. Telle est l'origine première et récurrente du désir de domination masculine.

Et comme les mâles acquièrent, par sélection naturelle dans le conflit entre mâles, de plus grandes capacités combattantes que les femelles dans de nombreuses espèces animales⁸, ils sont le plus souvent capables d'imposer leur domination aux femelles par la violence et la menace. Et en plus ils en profitent pour accaparer des ressources alimentaires et plus largement économiques, par exemple par le contrôle d'un territoire, et chez les humains en se réservant les activités de production les plus lucratives et les plus stratégiques. Ainsi, à partir de l'anisogamie et du gonochorisme se déploient tous les facteurs de la domination masculine.

La contrainte économique chez les humains et ses effets psychiques sur le rapport hommes-femmes

Le facteur économique dans la domination s'est développé de façon exponentielle dans l'espèce humaine. Les humains, grâce à leur intelligence technique et de coopération, sont capables, plus que toute autre espèce, de produire des richesses accumulables ; par conséquent chez les humains le contrôle des ressources économiques est devenu une arme très importante dans tout conflit, et notamment dans la domination masculine : de fait, dans toutes les sociétés, les hommes possèdent ou contrôlent plus de richesses que les femmes. Et cela leur permet d'obtenir ce bien si convoité mais souvent peu disponible que sont les femmes comme objets sexuels.

Dans beaucoup de systèmes sociaux les femmes sexuellement désirables (et fécondes) sont des objets d'échange entre les hommes qui les contrôlent. Par exemple les autorités masculines qui commandent la famille ou le lignage, disons plus simplement les pères, organisent entre les familles le don et le contre-don de filles à marier. Autre exemple, un proxénète loue à un client l'usage sexuel d'une femme. Dans le patriarcat, même le mariage par consentement mutuel fait l'objet d'une négociation entre le père de la jeune fille et l'homme auquel elle sera « donnée en mariage ». Souvent la transaction inclut un apport monétaire, la dot. La femme n'est pas toujours en position

⁷ Voir Wikipedia, article *Sexual Coercion*, avec renvoi à l'article de Barbara et Robert Smuts : *Agression mâle et coercition sexuelle des femelles chez les primates non-humains et autres mammifères*. Et pour de très nombreux exemples voir Thierry Lodé, livre cité. Bref, les humains n'ont pas inventé la coercition sexuelle des femelles par les mâles, ils l'ont juste modifiée, et aggravée en utilisant les inégalités économiques et l'idéologie.

⁸ Cela vaut pour les animaux d'une certaine taille. Chez les insectes le rapport de force est différent.

d'objet de ces échanges : elle peut se voir reconnaître une liberté de choix. Elle a alors un certain pouvoir de « marchandage », que ce soit dans la prostitution, ou dans le choix du conjoint, et en somme sur l'ensemble des quasi-marchés du consentement au sexe, à la maternité et à l'entretien d'une famille. Ainsi dans presque toutes les sociétés existe *l'échange économique-sexuel*⁹, contraint, ou consenti, ou librement choisi, sous des formes diverses qui vont de la prostitution pure et simple au mariage à durée illimitée et sacralisé par la religion, en passant par des pratiques comme les « petits cadeaux », les amants payants et les maîtresses « entretenues », ou encore la « promotion canapé » ; même l'union libre fondée sur les sentiments comporte une part de marchandage économique implicite, souvent inégalitaire.

En somme les choix inter-individuels en matière de sexe et de famille s'intègrent pour une bonne part dans la circulation économique des biens et services. Chaque individu.e essaie de jouer sa partie avantageusement dans l'échange économique-sexuel contraint ou consenti, comme dans les autres échanges. Dans des sociétés où les richesses et les statuts sociaux sont inégaux, et où les femmes sont en situation de dépendance économique et psychologique vis-à-vis des pouvoirs masculins, le jeu des échanges économique-sexuels a pour résultat d'ensemble de reproduire cette dépendance. Par exemple une femme pauvre peut bondir en haut de la hiérarchie sociale en épousant un homme riche ou puissant, mais elle restera plus ou moins dépendante de cet homme, et surtout sa réussite sociale (pour elle et ses enfants) ne changera en rien les rapports de pouvoir entre hommes et femmes et entre riches et pauvres dans l'ensemble de la société.

Comme le dit le titre du livre de Paola Tabet, l'échange économique-sexuel est une « grande arnaque » qui non seulement entretient l'exploitation des femmes mais va jusqu'à modeler leur vie émotionnelle dans le sens d'une « sexualité de service ». Les femmes sont plus ou moins contraintes à utiliser leur consentement sexuel comme une monnaie d'échange pour obtenir des avantages économiques dans un contexte de concurrence et de hiérarchie. Les femmes doivent souvent « coucher » pour obtenir une embauche, ou une avancée de carrière, ou un certificat dans une administration, ou pour amadouer leur chef ou leur mari ... ou, encore mieux, pour grimper dans l'échelle sociale par le mariage.

Ce jeu de rôle sexuel en position de dépendance tend à modeler les désirs : même sans en faire un calcul conscient, les femmes se sentent plus attirées sexuellement (toutes choses égales par ailleurs) par les hommes riches ou puissants. Et c'est une aubaine pour les hommes de pouvoir : bon nombre d'entre eux en profitent pour jouer les prédateurs sexuels, comme l'a dénoncé le mouvement *me too*. (Et si une femme « dénonce son porc », on pourra toujours faire tomber la faute sur elle : « elle s'est conduite comme une salope, elle a eu ce qu'elle cherchait ! »)

Tous ces faits bien connus ne s'expliquent pas seulement par l'inégalité économique en tant que telle, mais d'abord, comme nous l'avons vu plus haut, par la disproportion quantitative entre la demande sexuelle spontanée des hommes et des femmes. Quand les hommes disposent de moyens économiques ou politiques supérieurs ils ont tendance à les utiliser pour satisfaire leur demande, typique de la domination masculine, d'accès sexuel facile aux femmes et de diversification sans limites de leurs partenaires. L'exercice de la domination masculine est aménagé de façon plus sophistiquée chez les humains que chez les animaux, mais les motivations du comportement des mâles dominants restent en grande partie les mêmes que chez les autres primates. Et les femmes doivent formater leur offre sexuelle en la mettant au service de ces motivations. Dans cette affaire, les femmes ont peu de chances de gagner une véritable autonomie économique, beaucoup d'entre elles resteront perdantes. Elles perdent également leur solidarité car il faut marcher sur la tête des autres pour être choisie par un homme puissant. Enfin, en vivant une sexualité de service, elles perdent leur autonomie dans la construction de leurs propres désirs.

Cela dit, il y a toujours des résistances féminines,

9 Voir l'ouvrage pionnier de Paola Tabet, *La Grande arnaque – Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, ouvrage cité.

... qui dans une minorité d'espèces animales réussissent, de diverses façons, à empêcher la domination masculine. C'est ce que montre la comparaison entre les deux espèces de singes les plus proches génétiquement des humains : les chimpanzés et les bonobos (voir chapitres 1 et 2). Chez les chimpanzés la domination masculine est générale, elle passe par des violences des mâles sur les femelles, et des mâles entre eux ; mais le niveau de violence est variable selon les groupes locaux, entre autres parce que les femelles s'allient parfois à un mâle violent, ou, à l'opposé, soutiennent parfois un mâle dominant pacifique et consensuel. Chez les bonobos (qui ressemblent beaucoup aux chimpanzés dans leurs capacités intellectuelles et leur vie de groupe) le rapport de force entre les sexes est très différent : les femelles sont très solidaires entre elles, elles bloquent l'agressivité des mâles, avec comme résultat que les relations sociales passent plus par la séduction que par la violence, et qu'il n'y a pas une coercition systématique des femelles par les mâles. Make love, not war.

Chez les humains il existe des sociétés où les femmes ont réussi à imposer une culture de l'égalité dans une grande partie des activités (par exemple en Europe du nord, ou encore chez les Aka du centre de l'Afrique), ou ont conquis des positions de pouvoir non négligeables (par exemple chez les Na du sud de la Chine¹⁰).

La gestation féminine aggrave le conflit des stratégies sexuelles

Dans l'évolution c'est l'anisogamie et le gonochorisme qui constituent la cause première de la différence sexuelle entre individus d'une même espèce, et la *gestation féminine* vient après. Au chapitre 3 nous avons vu pourquoi la gestation est apparue dans l'évolution et pourquoi elle est restée une spécialité féminine¹¹. La gestation n'est pas un critère premier du féminin. Par exemple il y a des femelles et des mâles chez les poissons et les batraciens, dont pourtant la plupart ne connaissent pas la gestation (la rencontre ovule-spermatozoïde se fait à l'extérieur du corps des géniteurs et d'emblée les œufs sont dans le milieu aquatique). Bien sûr, chez les mammifères un élément décisif de la définition du sexe féminin est la gestation. Chez les humains un élément fondamental de la condition masculine ou féminine est que les hommes ne peuvent pas être enceints et que les femmes le peuvent (dans l'ensemble, même si certaines femmes ne peuvent pas ou ne veulent pas être enceintes). Et comme chez tous les vivipares, la gestation dure longtemps. Longue, lourde, coûteuse en énergie, facteur de vulnérabilité (avec en plus les difficultés de l'accouchement propres à l'espèce humaine), la gestation féminine accentue la différence entre hommes et femmes.

Chez les espèces à gestation, le facteur qui limite le plus le succès reproductif d'une femelle, plus encore que le nombre limité d'ovules qu'elle produit, est le nombre de gestations qu'elle peut mener à bien dans sa vie. Comme nous l'avons remarqué plus haut, si une femme s'engage dans de trop fréquentes grossesses elle sera handicapée par les coûts de ces grossesses en énergie, en alimentation, en temps et en risques. Elle aura peut-être beaucoup de rejetons, mais qui ne seront pas en bonne santé. Donc depuis des centaines de milliers d'années, dans les différentes espèces humaines jusqu'à l'homo sapiens, nos ancêtres femelles qui ont eu le meilleur succès reproductif sont celles qui ont su ne pas s'accoupler n'importe quand ni avec n'importe qui. Donc on peut penser, comme nous l'écrivions plus haut, que la sélection naturelle a conduit à l'inscription d'une plus grande prudence chez les femelles que chez les mâles dans les dispositifs émotionnels les plus profonds (en gros les « instincts » émotionnels) qui influent sur le consentement sexuel.

Pour un mâle, qui n'a pas la charge de la gestation, cette limitation n'existe pas. Au contraire, toute augmentation du nombre de femelles qu'il ensemence augmente son succès reproductif probable. Donc chez les hommes la sélection naturelle a promu, plus que chez les femmes, les

10 Voir Cai Hua, *Une société sans père ni mari, les Na de Chine*, PUF, 1998.

11 Extrêmement rares sont les animaux où la fécondation se fait dans le corps du mâle et où le mâle assure une sorte de gestation, c'est-à-dire conserve et nourrit les embryons un certain temps dans son corps. Le cas le plus connu est celui des hippocampes. Il y a aussi quelques cas de semi-gestation masculine, par exemple des crapauds mâles qui après l'accouplement portent sur leur dos les œufs fécondés, ou encore des poissons qui hébergent leurs petits dans leur estomac.

instincts poussant à multiplier les copulations et à diversifier les partenaires. D'où conflit, coercition, violence, parfois compromis.

Le conflit est une donnée première du rapport mâle-femelle. Certes il y a une complémentarité entre les sexes pour la reproduction, mais cette complémentarité n'est pas symétrique et n'est pas spontanément harmonieuse. Chez tous les animaux, l'harmonie mâle-femelle, quand elle est possible, passe par des compromis, qui sont à construire, et souvent fragiles.

Le « coureur de jupons » et le « bon père de famille » : la dualité des stratégies sexuelles des mâles, et ses conséquences psychiques chez les hommes.

Dans certaines espèces animales, l'évolution a fait apparaître un investissement important des mâles dans les soins aux petits. C'est le cas notamment chez les oiseaux où le mâle participe à la fabrication du nid, à la couvaison, et/ou à l'approvisionnement alimentaire des oisillons. C'est le cas aussi chez les renards et chez les quelques espèces de singes monogames. Chez les humains, il est fréquent qu'un homme se désintéresse des soins aux petits et s'en décharge sur les femmes, mais dans l'ensemble des systèmes familiaux (polygames ou monogames, etc.) les hommes ne s'en désintéressent pas complètement, ils prennent une part des tâches parentales (une part souvent minime, parfois égalitaire), ils aident économiquement les mères (souvent en les rendant dépendantes), ou du moins ils essaient de contrôler la façon dont les enfants sont élevés. Dans la plupart des configurations familiales humaines, variables selon les sociétés, il y a, comme on dit en éthologie animale, un « investissement paternel », plus ou moins élevé.

En conséquence, la stratégie sexuelle des mâles axée sur la quantité et la diversité des partenaires (stratégie qui existe toujours) est plus ou moins contrecarrée, ou complétée, par une autre stratégie qui consiste à choisir une ou quelques femelles pour faire équipe avec elle(s) de façon plus ou moins durable dans l'élevage, l'éducation et la protection de la progéniture. Chez les humains les soins aux enfants demandent des dépenses d'énergie, des ressources économiques (alimentation, logement...), du temps, de la continuité, tous investissements que l'on ne peut pas répartir sur un nombre indéfini d'enfants. Cela explique qu'à côté de la tendance à la multiplication des partenaires sans lendemain, les hommes ont tendance aussi à choisir un nombre limité de femme(s) avec lesquelles ou laquelle ils entretiendront une relation suivie et de coopération (ou d'exploitation) dans les soins aux enfants. Et la capacité d'un homme à choisir entre ces deux tendances selon les opportunités et selon ses projets de vie est un facteur important de son succès reproductif. Comme chez les oiseaux monogames, et contrairement à ce qui se passe chez les chimpanzés, la recherche d'une diversité de partenaires n'est pas en fin de compte la motivation dominante des choix sexuels humains. Il y a aussi l'Amour.

Il est plausible qu'il existe parmi les prédispositions instinctives humaines¹² deux stratégies masculines opposées¹³ :

d'une part le comportement du compagnon fiable, préfiguration de l'époux et père protecteur, le « bon père de famille »,

d'autre part le comportement de l'étalon volage, du « coureur de jupons », du « don juan », ensemençant le plus grand nombre possible de femmes sans prendre de responsabilité quant aux soins aux rejetons.

12 On suppose que ces attitudes, ou la prédisposition à les acquérir facilement, sont génétiquement héréditaires, et que par conséquent elles existent même chez les individus qui ne les utilisent pas pour transmettre leurs gènes, les homosexuels par exemple.

13 L'idée qu'il y ait chez chaque homme des prédispositions instinctuelles antagonistes n'est pas étonnante : en éthologie animale on observe fréquemment des schémas instinctuels antagonistes chez le même individu (par exemple, chez les chiens et de nombreuses autres espèces, l'instinct de domination et l'instinct de soumission), dont l'un ou l'autre s'actualise selon la situation ; on suppose qu'il y a dans le système nerveux de l'individu un processus de tri (et de combinaison) entre des instincts opposés, ce que Konrad Lorenz désigne par la métaphore du « parlement des instincts », par lequel l'individu fait des choix en réponse à la situation concrète.

C'est ainsi que la psychologie évolutionniste explique les attitudes et attentes contradictoires que le même homme peut avoir vis-à-vis des femmes : d'un côté des démonstrations d'attachement et la demande d'un engagement durable, de l'autre la séduction dans l'instant, la variation, la surprise. D'où par exemple la combinaison fréquente entre engagement conjugal et aventures adultérines. Il peut y avoir la combinaison des deux tendances dans l'attitude d'un homme vis-à-vis des mêmes femmes : un papillonnage, avec de temps en temps l'établissement d'un lien durable, puis sa dissolution, et ainsi de suite. Dans cette configuration, le papillonnage de l'homme a une double fonction : à la fois permettre la transmission de ses gènes via de nombreuses génitrices, et mettre à sa disposition un vivier de petites amies parmi lesquelles il peut choisir des épouses. Cela peut expliquer les aspects conflictuels et incohérents de la vie sentimentale des hommes, les attentes contradictoires et entremêlées d'un homme vis-à-vis de la même femme, les oscillations et les changements déconcertants dans ses sentiments. L'ambivalence des sentiments, dont la psychanalyse a montré qu'elle est inhérente à la formation même des désirs, est amplifiée par le conflit des stratégies sexuelles.

Chez les femmes aussi il y a une dualité des stratégies sexuelles

De la part des femmes il y a aussi la recherche d'une diversification des partenaires (de même que chez les oiseaux monogames, l'adultère est fréquent, même à l'initiative des femelles). Les instincts allant en ce sens ont été retenus par la sélection naturelle car la diversification des apports génétiques tend à augmenter le nombre de rejetons qui seront capables de s'adapter aux modifications du milieu.

Donc, comme les hommes, les femmes sont partagées entre d'une part le désir d'engagement et de lien durable avec un partenaire sexuel (ou quelques partenaires en nombre limité¹⁴), bref un désir de stabilité conjugale et co-parentale, et d'autre part un désir de diversité des partenaires, un désir d'aventure. Cette dualité des stratégies sexuelles ressemble à celle des hommes. Mais le dosage quantitatif entre les deux stratégies n'est pas le même. Dans l'ensemble (statistiquement¹⁵, et par-delà les différences individuelles), le désir de créer et de maintenir un lien durable est plus important de la part des femmes¹⁶, et le désir de multiplier les partenaires sans lendemain est nettement plus important de la part des hommes, comme dans la plupart des espèces animales.

Jalousie masculine et féminine

Dans les espèces où l'investissement paternel est important, un mâle peut facilement se trouver dans la situation du mari cocu¹⁷ qui en élevant des petits dont il n'est pas le géniteur est comme « exploité » par les gènes de l'amant. Par exemple chez les oiseaux monogames, si l'on compare l'ADN des œufs avec celui du mâle qui vit en couple avec la mère et prend part aux tâches parentales, on se rend compte qu'il est assez fréquent que les œufs ne soient pas de lui. Face à cette menace le succès reproductif d'un mâle passe par des pratiques de « gardiennage » sur sa ou ses femelles. Ainsi des instincts anti-cocuage se sont propagés par sélection naturelle : surveillance, menaces de violence sur l'épouse et sur les éventuels séducteurs, limitation des allées et venues de l'épouse, etc.

14 Dans certains groupes sociaux où les femmes sont pauvres ou/et économiquement précaires, elles s'efforcent de fidéliser deux ou trois amants pour qu'ils les aident à élever leurs enfants. Voir Sarah Blaffer-Hrdy, chapitre « Un nombre optimal de pères » dans le livre *Les Instincts maternels*, éd. Payot, 2002, trad. de *Mother Nature. A History of Mothers, Infants and Natural Selection*, Pantheon books 1999.

15 Voir Pinker, cité plus haut.

16 Toutefois cette différence a tendance à diminuer dans les pays où les femmes ont conquis une certaine indépendance économique.

17 Le mot cocuage n'est pas seulement un terme populaire de moquerie, c'est aussi un terme scientifique adopté par les biologistes pour désigner cette relation typique.

On trouve souvent chez les féministes l'idée que le contrôle de la sexualité des femmes par les hommes et leur jalousie possessive n'ont pu se développer que par suite de la prise de conscience intellectuelle de la paternité biologique. Mais en fait les instincts anti-cocuage existent aussi dans les pratiques des autres primates, des oiseaux et des insectes¹⁸. Initialement, ces pratiques ont été installées par la sélection naturelle sans aucune conscience de la paternité génétique, elles font partie tout simplement des instincts de contrôle du mâle sur « ses » femelles dans le contexte de la rivalité entre les mâles.

Chez les primates monogames, comme chez plusieurs espèces d'oiseaux monogames, on constate des comportements de jalousie possessive non seulement de la part des mâles, mais aussi des femelles, donc une certaine symétrie entre mâles et femelles. Il en va de même chez les humains. Mais des statistiques établies à partir de questionnaires psychologiques montrent que la jalousie n'a pas exactement la même signification chez les femmes et chez les hommes : ce que les hommes jaloux ne supportent pas, c'est surtout que leur compagne se livre à des actes sexuels avec un autre homme, tandis que les femmes jalouses redoutent davantage que leur compagnon développe des sentiments amoureux pour une autre femme. Il faut donc expliquer d'une part la symétrie des jalousies masculine et féminine, d'autre part les différences entre les deux. On peut expliquer la symétrie par le fait que dans les espèces où il y a une coopération entre père et mère pour les soins à la progéniture, le succès reproductif de chaque parent dépend de sa capacité à contrôler l'autre parent pour maintenir son attachement affectif et son investissement parental, et on peut penser que la sélection naturelle a installé chez les femelles comme chez les mâles les comportements et les émotions de la jalousie. Mais pour le mâle une autre condition décisive intervient : son succès reproductif (c'est-à-dire dans la transmission de ses gènes) est compromis si les petits auxquels il prodigue ses soins parentaux ne sont pas porteurs de ses propres gènes, autrement dit s'il a été fait cocu, alors que la femelle qui a fait la gestation ne court pas ce risque. Cela explique que la sélection naturelle ait promu chez les hommes une jalousie qui se porte avant tout contre les actes sexuels adultérins de la femme, et pas seulement contre l'éventualité d'un détachement affectif et parental de sa part, éventualité qui peut être redoutée par les deux parties, et surtout par la femme dans la mesure où elle est dépendante, pour son succès en tant que mère, de la protection de l'homme, physiquement et économiquement.

Nous voyons que l'on peut expliquer des aspects importants du conflit entre hommes et femmes par le fait que les conditions du succès dans la transmission des gènes ne sont pas les mêmes chez les mâles que chez les femelles. Mais ce schéma peut se compliquer.

La diversité des partenaires comme choix possible pour les femelles

Les femelles de certaines espèces, comme les louves et les chiennes, les chattes, les chimpanzées, ont tendance, à l'époque de leurs « chaleurs », à « draguer » et « collectionner » les partenaires sexuels. L'explication la plus plausible de ce comportement est qu'il permet à la femelle de créer un lien affectif avec ces mâles, qui par la suite la protégeront éventuellement, elle et ses petits, voire leur donneront une partie de leur gibier, comme fait votre chat quand il vous apporte un oiseau qu'il vient de tuer. Bref, la diversification de leurs partenaires sexuels peut être pour les femelles (mais aussi pour les mâles) non tant un moyen d'augmenter directement leur succès reproductif, qu'un moyen d'augmenter leurs appuis sociaux.

C'est chez les bonobos que ce comportement qu'on pourrait appeler libertin est le plus développé : l'activisme sexuel, notamment les frottements homosexuels entre les guenons, désamorce les querelles et renforce les liens d'amitié et la concorde sociale. De la part des jeunes guenons bonobos, la disponibilité sexuelle est un moyen de se faire intégrer quand elles changent de groupe.

¹⁸ Voir nombreux exemples chez Thierry Lodé, *La Guerre des sexes chez les animaux*, ouvrage cité, chap.16, p.167-175.

De la part des guenons chimpanzées, la « drague » de nombreux mâles est absolument nécessaire pour assurer la survie de leurs petits : en effet les mâles chimpanzés, dans leur rivalité pour la fécondation du plus grand nombre possible de femelles, pratiquent l'infanticide des nourrissons engendrés par d'autres mâles (ce qui réduit la descendance de leurs rivaux), et tolèrent, protègent, voire nourrissent les rejetons des femelles avec lesquelles ils se sont précédemment accouplés (leur motivation psychique est sans doute le lien affectif qu'ils ont créé avec la mère de ces petits ; et ce comportement paternel a été retenu par la sélection naturelle parce qu'il augmente le succès reproductif du géniteur). Cette pratique de l'infanticide est l'aspect le plus cruel de la domination masculine chez les animaux ; on l'observe dans diverses espèces : les lions, les rats, les macaques, etc. Face à ce comportement des mâles, une femelle peut, en ayant de nombreux amants dans sa période de fécondité, avoir de nombreux alliés mâles qui s'abstiendront de tuer ses futurs petits et les défendront contre les autres mâles. Cela explique qu'un instinct d'initiative polyandre (alliance d'une femelle avec plusieurs mâles) ait été promu par la sélection naturelle.

Dans tous ces exemples la sélectivité sexuelle féminine ne disparaît pas : parmi ses nombreux amants la femelle accordera plus de copulations aux mâles qu'elle préfère, ou qui l'impressionnent le plus.

De tels instincts où la disponibilité sexuelle envers une diversité de partenaires conduit à renforcer les liens sociaux existent-ils également dans le psychisme des homo sapiens ? Ce n'est pas évident.

Certes il arrive que des femmes draguent les hommes de façon ouverte voire provocante. Mais comme on l'a vu c'est moins fréquent que de la part des hommes. Et cela n'apparaît pas comme un moyen privilégié de socialisation et de pacification. Dans l'ensemble il y a plutôt une certaine retenue, une réserve, dans les comportements féminins de séduction, qui contrastent avec une drague masculine peu discrète, plus fanfaronne, plus entreprenante, voire harcelante. Et dans le patriarcat la stigmatisation des « salopes » et des « chiennes » met un barrage contre les initiatives sexuelles autonomes des femmes.

On peut supposer que l'attitude féminine de retenue s'est développée (dans l'évolution ou dans la culture) comme un comportement adaptatif face à la jalousie masculine, depuis que les mâles des espèces humaines successives dans la préhistoire ont renforcé leur domination par l'usage des armes et des contraintes politiques et économiques. D'ailleurs dans les espèces de primates où les mâles sont particulièrement violents les femelles sont parfois rétives, mais souvent obéissantes. Chez les humains dans beaucoup de sociétés les filles doivent apprendre à faire profil bas face à la brutalité des garçons, et à la pression morale patriarcale. Peut-être qu'une prédisposition innée à développer ce type de comportement s'est installée dans les lignées féminines de l'espèce humaine ... à supposer que la sélection naturelle ait eu le temps de pousser en ce sens. Mais on n'en sait rien¹⁹.

Quoi qu'il en soit, un instinct n'est pas un destin. Souvent chez les primates les instincts proposent plusieurs chemins possibles. Et chez les humains les comportements sont beaucoup plus diversifiés que chez les autres primates, donc sont plus modifiables par l'action éthique et politique. Il vaut mieux connaître les tendances lourdes mises en évidence par les statistiques, mais des courants minoritaires existent aussi, qui peuvent devenir majoritaires dans l'histoire.

Sur le plan éthique, les désirs de diversification, ou pas, des partenaires sexuels font partie de l'autonomie de la personne, autant pour les femmes que pour les hommes. Au titre du libre

19 Sur ces questions, voir article de Sarah Blaffer-Hrdy, « Raising Darwin's Consciousness : Female sexuality and the prehomimid origins of patriarchy », revue *Human Nature*, janvier 1997 : <https://blogs.scientificamerican.com/primate-diaries/raising-darwins-consciousness-sarah-blaffer-hrdy-on-the-evolutionary-lessons-of-motherhood/>. Cet article a utilisé de façon remarquable le raisonnement sociobiologique pour mettre en question les oeillères machistes de la sociobiologie. Sa lecture suppose un peu de familiarité avec la théorie de l'évolution, la primatologie et la psychologie évolutionniste.

épanouissement des personnes dans l'égalité des droits, on doit respecter la liberté pour l'individu.e de choisir comment il/elle répond (ou pas) à ces désirs.

Seulement voilà ...

... dans le patriarcat le désir féminin de diversité des partenaires est systématiquement bridé.

Une caractéristique de base du patriarcat est que le mari a le droit d'exiger l'exclusivité sexuelle de son ou ses épouse(s), avec l'appui de l'opinion publique, de la famille, de la loi et du pouvoir politique. (Sur le fonctionnement et les origines du patriarcat proprement dit, voir chapitre 5.) Dans l'idéologie patriarcale, une épouse qui s'intéresse à un autre homme que son mari, ou une jeune fille qui s'intéresse à un ou des hommes en dehors d'une perspective de mariage, est considérée comme une personne déloyale et une « salope ». On la compare à une chienne. En appelant une femme une « chienne » on l'animalise, on la stigmatise comme une créature soumise à ses instincts et incapable de réfléchir comme un humain. Mais la métaphore de la chienne dit plus encore : elle suggère que les hommes n'ont pas à respecter cette créature quasi-animale, qu'ils peuvent profiter d'elle sexuellement puisqu'elle « ne demande que cela », comme les chiens profitent d'une femelle en chaleur. À l'appui de cette interprétation je rappelle qu'en latin le mot « lupa », la louve, désigne une prostituée, et le mot « lupanar », passé tel quel dans la langue française, désigne un bordel. Bref, dans la pensée patriarcale, si une femme n'est pas une épouse soumise et pure, elle est mise dans la catégorie des filles publiques, à la fois déchues, indignes, et vouées à la satisfaction extraconjugale des hommes.

La « madone » et la « salope » : de l'ambivalence aux stéréotypes

Dans le patriarcat, les deux prédispositions instinctuelles des hommes au papillonnage et au lien durable peuvent se cristalliser en deux attitudes distinctes vis-à-vis de femmes différentes, et en deux stéréotypes : d'un côté les épouses envisageables, de l'autre les partenaires sans lendemain. Ainsi le patriarcat donne aux hommes le privilège de répondre à l'ambivalence et à la dualité de leurs désirs (réponse toute faite et caricaturale qui déresponsabilise l'homme dans la façon dont il traite les femmes), tout en interdisant aux femmes d'exprimer la dualité de leurs propres désirs.

De fait la bipartition patriarcale entre les femmes « bien », épouses et mères, et les « chiennes » est démentie par la complexité des attitudes des femmes réelles. Aucune femme ne correspond complètement et exclusivement à l'un des ces deux stéréotypes. Chez les femmes (et chez les hommes) l'attrait de l'adultère co-existe avec l'attachement conjugal et co-parental. Spontanément, les partenaires sexuels ou sentimentaux ont entre eux des sentiments entremêlés et ambivalents. Mais dans le patriarcat ces sentiments sont formatés par l'étiquetage des femmes en deux stéréotypes : la « madone » et la « salope » .

Il n'y a pas lieu de penser que ces stéréotypes soient inscrits de façon innée dans notre cerveau. On peut même montrer le contraire : le stéréotype de la madone n'a de sens que dans des rapports sociaux où la soumission de l'épouse au mari est la norme, et corrélativement le stéréotype de la salope n'a de sens que comme anti-modèle, modèle d'inconduite, et stigmaté, légitimant la disqualification sociale des femmes auxquelles on ne reconnaît pas le statut de femme honnête, et légitimant leur mise à disposition des hommes comme le sont les prostituées dans un « lupanar ». Néanmoins il est vraisemblable que ces stéréotypes répondent à des tendances affectives et utilisent des réactions émotionnelles universelles inscrites dans notre héritage inné par l'évolution.

Des stéréotypes construits par les attentes masculines

Pour un homme l'attitude efficace (en termes de succès reproductif) vis-à-vis de celle(s) qu'on peut prendre comme épouse(s) consiste à les protéger et à respecter leur bien-être, et à s'assurer qu'elles renoncent à des rapports sexuels féconds avec d'autres hommes. Il faut pour cela que la femme soit convaincue que l'option la plus avantageuse pour elle est de renoncer à l'adultère

pour ne pas perdre la bienveillance de son conjoint à l'égard de ses enfants et d'elle-même. Pour cela, l'attitude efficace du mari est l'amour familial et la valorisation de la femme aimée. Mais pour que la femme renonce à l'adultère on peut aussi la contraindre par la surveillance jalouse, la domination, la violence, les menaces, voire la menace de violences imprévisibles. Enfin, une manière encore plus sûre est d'imposer aux femmes un renoncement au désir sexuel en général, par exemple par des mutilations sexuelles sous divers prétextes idéologiques, ou encore en laissant les jeunes filles inexpérimentées et ignorantes, au risque de les rendre stupides et mièvres. Au total, si on suit ce raisonnement et toutes choses égales par ailleurs, ce qu'un homme doit attendre d'une jeune femme épousable, c'est un mélange d'amour et de soumission, voire de crainte, et un renoncement à son autonomie sexuelle et amoureuse. Ces différentes attentes sont un peu contradictoires entre elles : la crainte peut tuer l'amour, et l'amour s'accommode mal d'une absence de désir sexuel et d'autonomie sentimentale. Un « bon » compromis entre ces différentes attentes est l'idéal de l'épouse soumise et chaste, investissant tout son amour sur ses enfants, ce qu'on peut appeler la madone. J'ai écrit « toutes choses égales par ailleurs » car en pratique une épouse idéale doit aussi être une personne avisée, travailleuse et débrouillarde face aux diverses exigences de la vie, et une compagne désirable sur le plan sentimental, sexuel et intellectuel. Les femmes que les hommes désirent concrètement épouser ne sont pas de pures madones. Il n'empêche que cet idéal reste un modèle, et qu'on reprochera à une femme de trop s'en éloigner.

Soumission, pureté, honneur, crimes d'honneur

La figure idéale de la madone n'exprime pas seulement une notion de dévouement fidèle et soumis, mais aussi une notion de pureté. Il y a là une idée de propreté, qui contraste avec la saleté attachée au désir sexuel (sur laquelle nous reviendrons dans un instant). On peut aussi penser que l'idéologie patriarcale s'inspire du fantasme de la mère pure, élaboré dans l'inconscient comme une défense contre les désirs oedipiens, et sublimée par la mythologie religieuse de la Vierge mère. On voit bien qu'ici le patriarcat a cherché le renfort d'une notion de pureté thématifiée par la pensée religieuse ... à moins qu'à l'inverse l'idée de pureté colportée par les religions soit d'emblée l'expression idéalisée de l'obsession patriarcale du contrôle de la sexualité féminine.

Outre le modèle de la madone, un autre compromis est la figure idéale de la jeune fille romantique, qui à la fois affiche implicitement sa disponibilité à l'amour par le soin qu'elle met à sa beauté et à son esprit, et par son imagination, et en même temps fait la preuve, par sa retenue, de sa capacité à tenir en bride son désir sexuel, à le réserver à un seul homme qu'elle admire. Cet idéal est plus excitant que celui de la madone, en ce qu'il laisse une large place au désir sexuel ; il est même perçu comme dangereux par la culture patriarcale ; on peut néanmoins considérer que l'idéal de la jeune fille à la fois sexy, romantique et chaste exprime le désir masculin d'une future épouse contrôlable et comporte lui aussi une mutilation de l'autonomie sexuelle et sentimentale des femmes, une perte d'ouverture, un formatage.

Dans une société clanique, où la famille, ou le groupe familial élargi, disons le « clan », a une fonction importante comme concentration de pouvoir social, chaque famille joue sa crédibilité et sa bonne réputation, bref son « honneur », sur sa capacité à fournir en mariage des filles fiables comme futures épouses soumises. Il faut que la famille fasse passer dans le qu'en-dira-t-on le message selon lequel elle est capable d'imposer cela à ses filles sans transiger. La façon la plus claire de prouver cela est de punir sévèrement, ou, plus radical, d'éliminer par un meurtre toute fille qui se serait conduite comme une « salope », ou qui aurait eu un comportement laissant soupçonner qu'elle pourrait le faire un jour, ou même qui aurait été violée et donc ne serait plus offrable à une autre famille comme une fiancée pure. Les rôles de la madone et de la salope dans le patriarcat portent en eux la menace du féminicide « pour l'honneur ».

Le mépris des « femmes faciles »

Voyons maintenant ce que les hommes doivent attendre des femmes dans la stratégie de l'étalon volage. D'abord ils attendent d'elles qu'elles soient sexuellement disponibles et attirantes, qu'elles « aiment ça ». Mais en même temps ils les méprisent, ce qui est une manière de les tenir à distance et de ne pas se sentir responsables vis-à-vis d'elles.

Alors qu'un homme se sent valorisé par le fait que son épouse attend de lui une fiabilité et une responsabilité dans son investissement familial, il souhaite plutôt ne pas se sentir concerné ni responsable face à de telles attentes de la part de ses partenaires de rencontre. Et pour cela il est psychologiquement avantageux de disqualifier d'avance les partenaires de rencontre, même si par ailleurs on les admire, de se méfier de leurs ruses, bref de les traiter comme des êtres indignes de considération, et même comme des séductrices maléfiques, bref des « salopes » (de l'adjectif « sale »). Pour cela les hommes peuvent mobiliser l'ambivalence des émotions provoquées par la sexualité d'autrui : la « salope » est à la fois un objet de désir et de répugnance. On trouve cette ambivalence dans l'origine probable du mot putain : apparenté à « putois » et à « putride », ce mot signifie probablement « puante », il fait allusion à l'odeur du sexe, qui peut susciter à la fois excitation et répugnance.

En somme ce n'est pas parce que les « femmes faciles » sont des salopes que les hommes les méprisent, c'est parce qu'ils préfèrent les mépriser en les exploitant qu'ils les considèrent comme des salopes.

Un grand empowerment personnel et collectif des femmes, affirmant leur solidarité contre la domination, est nécessaire pour briser ces stigmatisations et formatages, pour imposer le respect de leur autonomie.

Les explications de la psychologie évolutionniste permettent de mieux comprendre le pouvoir de séduction de l'idéologie patriarcale. Ainsi la psychologie évolutionniste nous met en garde contre la facilité avec laquelle les préjugés patriarcaux se recomposent, même dans les sociétés où ils ont été officiellement bannis, pour peu que les droits des femmes soient mis en cause par des idéologies réactionnaires, ou par une situation de guerre, ou/et des atteintes à la démocratie, ou encore par le développement de la précarité économique.

Similitudes et différences de comportement entre hommes et femmes : ne pas négliger l'éclairage biologique

Dans ce texte j'ai voulu insister sur l'idée suivante : même si beaucoup de traits psychiques et comportementaux sont communs aux deux sexes (après tout, nous faisons partie de la même espèce), les processus qui les produisent ne sont pas complètement les mêmes chez les hommes et les femmes, et la psychologie évolutionniste est décisive pour comprendre ces processus.

Pour comprendre le fonctionnement des différences de genre on ne doit pas se priver des observations et des hypothèses de la biologie. Ce serait de l'obscurantisme panculturaliste. Même si les rapports entre les sexes sont largement culturels il n'est pas raisonnable de penser que la culture humaine ait complètement recouvert et effacé l'héritage instinctuel que l'on peut conjecturer par la comparaison entre les espèces. Chez les primates et bien d'autres animaux²⁰ la culture apparaît comme un prolongement des motivations et schémas instinctuels, leur complexification par triage et combinaison et leur remaniement en retour. Chez les humains, du fait des capacités cumulatives des inventions culturelles, et du fait que la capacité combinatoire du cortex cérébral est beaucoup plus grande que chez les autres primates, ce remaniement est extrêmement important, plus d'ailleurs dans

20 Voir Frans De Waal, *Quand les singes prennent le thé*, discussion décisive sur les cultures animales avec de nombreux exemples. Voir les ouvrages de Steven Pinker : *L'instinct du langage*, pour une argumentation décisive ; *Comment fonctionne l'esprit*, pour une approche plus complète ; enfin *Comprendre la nature humaine (The Blank Slate)*, plus polémique.

le domaine cognitif et technique que dans le domaine émotionnel. Mais ce remaniement signifie-t-il recouvrement et neutralisation totale des instincts ? il n'est pas raisonnable de le penser.

Depuis que s'est développée dans l'humanité moderne la valeur éthique et politique d'égalité des droits, on valorise le rapprochement non seulement des devoirs, mais des comportements et des sentiments des hommes et des femmes. Et ce à juste titre, car les différences sont souvent le prétexte à des rapports de domination, qu'il est souhaitable éthiquement et politiquement d'éliminer. Cela dit, jusqu'où est-il souhaitable de supprimer les différences ? Je n'entre pas maintenant dans le dossier complexe de cette discussion. Or, comme si ce dossier pouvait être clos par une réponse simple, les humanistes progressistes se plaisent à croire que, quand on élimine les différences (et les obstacles au dialogue) créées par le patriarcat, les hommes et les femmes ne sont dans le fond pas très différents. Peut-être, mais cette croyance me semble naïve. Le patriarcat n'est pas parti de rien, il a remanié des fonctionnements physiologiques, psychiques et sociaux construits par l'évolution. Quelles que soient les réponses souhaitables à la question du devenir des différences de genre, leur fonctionnement et leur genèse doivent être examinés de façon critique et sans interdits à la lumière des connaissances disponibles.

FÉMININ/MASCULIN – LE CONFLIT DES SEXES DE LA NATURE À LA CULTURE

Le féminisme attaque le mal à la racine

LISTE DES CHAPITRES

- PRÉSENTATION : DES EXEMPLES ET UN CHEMINEMENT

1 - PRIMATOLOGIE DE LA VIOLENCE, DE LA NON-VIOLENCE ET DU POUVOIR
Comprendre notre animalité pour comprendre notre (in)humanité

2 - LA DOMINATION MASCULINE CHEZ LES SINGES ET LES HUMAINS

3 - FEMELLES ET MÂLES : LE CONFLIT DES STRATÉGIES

Explication évolutionniste des différences physiologiques et comportementales entre les sexes
Tout ce que vous n'avez jamais voulu savoir sur le sexe !

4 – PARENTALITÉ, CONFLITS DANS LE CARE, CONFIGURATIONS FAMILIALES

Suite du chapitre précédent

**5 - LES SPÉCIFICITÉS DE LA DOMINATION MASCULINE CHEZ LES HUMAINS
ET LA GENÈSE DU PATRIARCAT – Pour un biologisme historique**

6 - DIVISION DU TRAVAIL, FAMILLE, LIGNAGE, ET EXPLOITATION DES FEMMES

ou le féminisme matérialiste revisité, 1

**7 - L'EXPLOITATION DU TRAVAIL DOMESTIQUE ET SON ARTICULATION AVEC
L'EXPLOITATION SALARIALE DANS LE CAPITALISME**

ou le féminisme matérialiste revisité, 2

**8 - DOMINATION MASCULINE ET RÉSISTANCES FÉMININES DANS LE
CAPITALISME - un tableau récapitulatif**

**9 - L'ÉCO-FÉMINISME ET LE CARE ENTRE LUTTES SOCIALES ET REFONDATIONS
THÉORIQUES**
